

GUSTAVE FLAUBERT

Les Mémoires d'un fou



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2024

Rédigé en 1838, le présent texte a paru pour la première fois à titre posthume dans la *Revue blanche*, en quatre livraisons, du 15 décembre 1900 au 1^{er} février 1901.

Or, cette première publication admet des écarts avec le manuscrit original autographe, confié et dédié à Alfred Le Poittevin, ami intime de l’auteur. Demeuré longtemps inaccessible, le manuscrit est entré en 2018 dans le fonds Gustave Flaubert du département des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale de France. Le site Flaubert, hébergé par l’université de Rouen, en a généreusement proposé une transcription scrupuleuse, réalisée par Atsuko Ogane en 2020. Pour l’ensemble des feuillets qui composent ce manuscrit, chaque folio trouve en regard sa transcription littérale, laquelle respecte aussi bien les repentirs, les passages biffés que les erreurs grammaticales, les abréviations ou encore la ponctuation hasardeuse de Gustave Flaubert. Pour la présente édition, nous nous sommes appuyés sur ce travail rigoureux. Nous avons aussi consulté l’édition établie par Claudine Gothot-Mersch pour la Bibliothèque de la Pléiade. La présente version du texte s’écarte toutefois de cette dernière à la lumière du manuscrit original. En effet, pour un meilleur confort de lecture aussi bien que par souci de fidélité au manuscrit, nous avons parfois opéré des choix différents, en particulier dans la restitution de la ponctuation ou l’introduction de majuscules.

En couverture : James Ensor, *Masques*, 1925. Huile sur toile. Musée d’Art de Tel Aviv.

© Éditions Allia, Paris, 2024, pour la présente édition.

*À cette époque où on a coutume de se faire des cadeaux, on se donne de l’or et des poignées de main.
– Mais moi je te donne mes pensées ; triste cadeau!
Accepte-les – elles sont à toi comme mon cœur.*

Gve Flaubert

4 janvier 1839

*À toi, mon cher Alfred
ces pages sont dédiées et données.*

Elles renferment une âme tout entière – est-ce la mienne, est-ce celle d'un autre ? J'avais d'abord voulu faire un roman intime où le scepticisme serait poussé jusqu'aux dernières bornes du désespoir, mais peu à peu en écrivant, l'impression personnelle perça à travers la fable, l'âme remua la plume et l'écrasa.

J'aime donc mieux laisser cela dans le mystère des conjectures. Pour toi, tu n'en feras pas.

Seulement tu croiras peut-être en bien des endroits que l'expression est forcée et le tableau assombri à plaisir. Rappelle-toi que c'est un fou qui a écrit ces pages, et si le mot paraît souvent surpasser le sentiment qu'il exprime, c'est que ailleurs il a fléchi sous le poids du cœur.

Adieu, pense à moi et pour moi.

POURQUOI écrire ces pages? – À quoi sont-elles bonnes? – Qu'en sais-je moi-même? Cela est assez sot à mon gré d'aller demander aux hommes le motif de leurs actions et de leurs écrits. – Savez-vous vous-même pourquoi vous avez ouvert les misérables feuilles que la main d'un fou va tracer?

Un fou, cela fait horreur. Qu'êtes-vous, vous, lecteur? dans quelle catégorie te ranges-tu? dans celle des sots ou celle des fous? Si l'on te donnait à choisir, ta vanité préférerait encore la dernière condition. Oui, encore une fois, à quoi est-il bon, je le demande en vérité, un livre qui n'est ni instructif, ni amusant, ni chimique, ni philosophique, ni agricole, ni élégiaque, un livre qui ne donne aucune recette ni pour les moutons ni pour les puces, qui ne parle ni des chemins de fer ni de la Bourse, ni des replis intimes du cœur humain, ni des habits Moyen Âge, ni de Dieu ni du diable, mais qui parle d'un fou, c'est-à-dire le monde, ce grand idiot, qui tourne depuis tant de siècles dans l'espace sans faire un pas, et qui hurle et qui bave et qui se déchire lui-même.

Je ne sais pas plus que vous ce que vous allez lire. Car ce n'est point un roman ni un drame avec un plan fixe, ou une seule idée préméditée, avec jalons pour faire serpenter la pensée dans des allées tirées au cordeau.

Seulement je vais mettre sur le papier tout ce qui me viendra à la tête, mes idées avec mes souvenirs, mes impressions, mes rêves, mes caprices, tout ce qui passe dans la pensée et dans l'âme – du rire et des pleurs, du blanc et du noir, des sanglots partis d'abord du cœur et étalés comme de la pâte dans des périodes sonores. – Et des larmes délayées dans des métaphores romantiques. Il me pèse cependant à penser que je vais écraser le bec à un paquet de plumes, que je vais user une bouteille d'encre, que je vais ennuyer le lecteur et m'ennuyer moi-même. J'ai tellement pris l'habitude du rire et du scepticisme qu'on y trouvera depuis le commencement jusqu'à la fin une plaisanterie perpétuelle et les gens gais qui aiment à rire pourront à la fin rire de l'auteur et d'eux-mêmes.

On y verra comment il faut croire au plan de l'univers, aux devoirs moraux de l'homme, à la vertu et à la philanthropie, mot que j'ai envie de faire inscrire sur mes bottes, quand

j'en aurai, afin que tout le monde le lise et l'apprenne par cœur, même les vues les plus basses, les corps les plus petits, les plus rampants, les plus près du ruisseau.

On aurait tort de voir dans ceci autre chose que les récréations d'un pauvre fou. Un fou !

Et vous, lecteur – vous venez peut-être de vous marier ou de payer vos dettes ?

II

JE vais donc écrire l'histoire de ma vie – quelle vie. Mais ai-je vécu ? je suis jeune, j'ai le visage sans ride – et le cœur sans passion. – Oh comme elle fut calme, comme elle paraît douce et heureuse, tranquille et pure. Oh oui, paisible et silencieuse comme un tombeau dont l'âme serait le cadavre.

À peine ai-je vécu : je n'ai point connu le monde, – c'est-à-dire je n'ai point de maîtresses, de flatteurs, de domestiques, d'équipages – je ne suis pas entré (comme on dit) dans la société, car elle m'a paru toujours fausse et sonore et couverte de clinquant, ennuyeuse et guindée.

Or ma vie, ce ne sont pas des faits. Ma vie c'est ma pensée.

Quelle est donc cette pensée qui m'amène maintenant à l'âge où tout le monde sourit, se trouve heureux, où l'on se marie, où l'on aime, à l'âge où tant d'autres s'enivrent de toutes les amours et de toutes les gloires, alors que tant de lumières brillent et que les verres sont remplis au festin, à me trouver seul et nu, froid à toute inspiration, à toute poésie, me sentant mourir et riant cruellement de ma lente agonie

comme cet épicurien qui se fit ouvrir les veines, se baigna dans un bain parfumé et mourut en riant comme un homme qui sort ivre d'une orgie qui l'a fatigué.

Oh comme elle fut longue cette pensée ; comme une hydre elle me dévora sous toutes ses faces.

Pensée de deuil et d'amertume, pensée de bouffon qui pleure, pensée de philosophe qui médite...

Oh oui, combien d'heures se sont écoulées dans ma vie, longues et monotones, à penser, à douter ! Combien de journées d'hiver la tête baissée devant mes tisons blanchis aux pâles reflets du soleil couchant, combien de soirées d'été par les champs au crépuscule à regarder les nuages s'enfuir et se déployer, les blés se plier sous la brise, entendre les bois frémir et écouter la nature qui soupire dans les nuits.

Oh comme mon enfance fut rêveuse, comme j'étais un pauvre fou sans idées fixes, sans opinions positives. Je regardais l'eau couler entre les massifs d'arbres qui penchent leur chevelure de feuille et laissent tomber des fleurs, je contemplais de dedans mon berceau la lune sur son fond d'azur qui éclairait ma chambre et dessinait des formes étranges sur les murailles, j'avais des extases devant un

beau soleil ou une matinée de printemps avec son brouillard blanc, ses arbres fleuris, ses marguerites en fleurs.

J'aimais aussi, et c'est un de mes plus tendres et plus délicieux souvenirs, à regarder la mer, les vagues mousser l'une sur l'autre, la lame se briser en écume, s'étendre sur la plage et crier en se retirant sur les cailloux et les coquilles.

Je courais sur les rochers, je prenais le sable de l'Océan que je laissais s'écouler au vent entre mes doigts, je mouillais des varechs, j'aspirais à pleine poitrine cet air salé et frais de l'Océan qui vous pénètre l'âme de tant d'énergie, de poétiques et larges pensées.

Je regardais l'immensité, l'espace, l'infini, et mon âme s'abîmait devant cet horizon sans bornes.

Oh mais ce n'est pas là qu'est l'horizon sans bornes, le gouffre immense. Oh non, un plus large et plus profond abîme s'ouvrit devant moi. Ce gouffre-là n'a point de tempête : s'il y avait une tempête, il serait plein – et il est vide !

J'étais gai et riant, aimant la vie et ma mère, pauvre mère !

Je me rappelle encore mes petites joies à voir les chevaux courir sur la route, à voir la fumée de leur haleine et la sueur inonder leurs harnois, j'aimais le trot monotone et

cadencé qui fait osciller les soupentes – et puis quand on s'arrêtait – tout se taisait dans les champs. On voyait la fumée sortir de leurs naseaux, la voiture ébranlée se raffermissait sur ses ressorts, le vent sifflait sur les vitres, et c'était tout...

Oh comme j'ouvrais aussi de grands yeux sur la foule en habits de fête, joyeuse, tumultueuse avec des cris, mer d'hommes orageuse, plus colère encore que la tempête et plus sotté que sa furie.

J'aimais les chars les chevaux les armées les costumes de guerre les tambours battants, le bruit la poudre et les canons roulant sur le pavé des villes.

Enfant j'aimais ce qui se voit, adolescent ce qui se sent, homme je n'aime plus rien. Et cependant combien de choses j'ai dans l'âme, combien de forces intimes et combien d'océans de colère et d'amours se heurtent, se brisent dans ce cœur si faible si débile si lassé si épuisé.

On me dit de reprendre à la vie, de me mêler à la foule!... et comment la branche cassée peut-elle porter des fruits, comment la feuille arrachée par les vents et traînée dans la poussière peut-elle reverdir. Et pourquoi si jeune tant d'amertume. Que sais-je. Il était peut-être

dans ma destinée de vivre ainsi, lassé avant d'avoir porté le fardeau, haletant avant d'avoir couru...

J'ai lu, j'ai travaillé dans l'ardeur de l'enthousiasme... j'ai écrit... Oh comme j'étais heureux alors, comme ma pensée dans son délire s'envolait haut dans ces régions inconnues aux hommes, où il n'y a ni monde ni planètes ni soleils. J'avais un infini plus immense s'il est possible que l'infini de Dieu, où la poésie se berçait et déployait ses ailes dans une atmosphère d'amour et d'extase, et puis il fallait redescendre de ces régions sublimes vers les mots, et comment rendre par la parole cette harmonie qui s'élève dans le cœur du poète et les pensées de géant qui font ployer les phrases comme une main forte et gonflée fait crever le gant qui la couvre.

Là encore la déception, car nous touchons à la terre, à cette [...] de glace où tout feu meurt, où toute énergie faiblit. Par quels échelons descendre de l'infini au positif. Par quelle gradation la pensée s'abaisse-t-elle sans se briser. Comment rapetisser ce géant qui embrasse l'infini.

Alors j'avais des moments de tristesse et de désespoir, je sentais ma force qui me brisait et cette faiblesse dont j'avais honte – car la

parole n'est qu'un écho lointain et affaibli de la pensée. Je maudissais mes rêves les plus chers et mes heures silencieuses passées sur la limite de la création. Je sentais quelque chose de vide et d'insatiable qui me dévorait.

Lassé de la poésie, je me lançai dans le champ de la méditation.

Je fus épris d'abord de cette étude imposante qui se propose l'homme pour but et qui veut se l'expliquer, qui va jusqu'à disséquer des hypothèses et à discuter sur les suppositions les plus abstraites et à peser géométriquement les mots les plus vides.

L'homme, grain de sable jeté dans l'infini par une main inconnue, pauvre insecte aux faibles pattes qui veut se retenir sur le bord du gouffre à toutes les branches, qui se rattache à la vertu, à l'amour, à l'égoïsme, à l'ambition et qui fait des vertus de tout cela pour mieux s'y tenir, qui se cramponne à Dieu et qui faiblit toujours, lâche les mains et tombe...

Homme qui veut comprendre ce qui n'est pas, et faire une science du néant, homme âme fait à l'image de Dieu et dont le génie sublime s'arrête à un brin d'herbe et ne peut franchir le problème d'un grain de poussière.

Et la lassitude me prit; je vins à douter de tout. Jeune j'étais vieux, mon cœur avait des